

Styles. Critique de nos formes de vie de Marielle Macé
« *Politique des formes de vie* » de Sandra Laugier et Estelle Ferrarese (dir.)

Jean-François Hamel

Numéro 261, été 2017

Peut-on choisir ses formes de vie ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86945ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2017). Compte rendu de [*Styles. Critique de nos formes de vie* de Marielle Macé / « *Politique des formes de vie* » de Sandra Laugier et Estelle Ferrarese (dir.)]. *Spirale*, (261), 28–30.

UNE AUTRE FIN DU MONDE EST POSSIBLE

PAR JEAN-FRANÇOIS HAMEL

STYLES. CRITIQUE DE NOS FORMES DE VIE

de Marielle Macé

Éditions Gallimard, 2016, 368 p.

« POLITIQUE DES FORMES DE VIE »

de Sandra Laugier et Estelle Ferrarese (dir.)

dans *Raisons politiques*, n° 57, 2015

«*Nuit Debout, Occupy Wall Street, Indignés : à quoi tenir*» : tel est le bandeau, rouge comme un étendard révolutionnaire, qu'arbore la couverture grise et autrement sage du dernier essai de Marielle Macé. Contrairement au *Temps de l'essai* et à *Façons de lire, manières d'être*, ses précédents ouvrages, qui portaient sur les pratiques d'écriture et de lecture de quelques grands écrivains du XX^e siècle français, *Styles* n'aborde pas la littérature comme l'objet d'un savoir, mais comme le lieu d'une enquête sur notre attention aux «*formes de vie*». Les échantillons de prose et de poésie y sont convoqués non comme des œuvres à apprécier en elles-mêmes, témoignant de la grandeur d'un écrivain, mais comme de véritables laboratoires de perception et d'interprétation. La littérature constitue un vaste ensemble de dispositifs expérimentaux dont la fréquentation et l'usage, loin de nous replier sur la sphère de l'art, nous rendent plus sensibles à «*la surface bruissante des différentes formes du vivre*».

Sur les pas de Michaux, de Pasolini, de Ponge ou de Barthes, Marielle Macé nous propose une «*anthropologie modale*» qui affirme avec force qu'il n'y a pas de vie qui compte sans forme, pas d'existence qui importe sans style, pas d'être qui insiste sans singularité. La valeur de la littérature tient à sa capacité, à la fois sensorielle et affective, à endosser la formalité de la vie et à faire apparaître la multiplicité des processus d'individuation qui imprègnent notre expérience quotidienne. Un bras cassé, un passant croisé, un deuil difficile, une étoffe déchirée, un accent étranger : tout devient pour la littérature une occasion d'éclairer le dehors du monde et l'ouvert de notre existence. Mieux que les sciences sociales, qui s'empressent de classer les styles de vie comme autant de signes d'appartenance et de marques de distinction, la littérature rendrait justice à la puissante singularité formelle de nos manières d'être et à l'extrême densité esthétique de nos gestes les plus familiers.

Styles n'est donc pas un essai sur la littérature, mais depuis la littérature ; un essai qui livre un plaidoyer inventif et enthousiaste en faveur de la prolifération des phrasés, des rythmes, des devenir qui animent et mobilisent les individus, les collectivités, le monde. La modalisation indéfinie des gestes, des pratiques, des conduites, qui constituent autant d'altérations, dessine un écosystème foisonnant, où même «*la nuit remue*», où on découvre «*la vie dans les plis*», pour parler comme Michaux. La compagnie des écrivains s'augmente de penseurs aussi divers que Marcel Mauss, Georges Canguilhem, Gilbert Simondon et Michel de Certeau, permettant d'esquisser une éthique de l'attention qui nous enjoint à veiller sur la multiplicité et la variabilité des manières d'être et sur les agencements qui favorisent le déploiement de nos singularités. Pareille éthique ne promeut pas une «*vie bonne*» aux dépens d'autres vies possibles, mais défend le pluriel comme tâche existentielle : agis et ressens de telle sorte que s'accroissent la puissance et la multiplicité des formes de vie.

Nul appel à l'authenticité subjective, nulle apologie de l'expression de soi, nulle célébration de la performance identitaire. Le style n'est pas ici la marque tranchante d'un individu d'exception, ni le tribut mondain de ses efforts pour persévérer dans son être. Tout au contraire, *Styles* soutient que les gestes et les pratiques coagulés en une forme de vie manifestent toujours des forces impersonnelles de différenciation, se propageant par contagion et imitation, croisant sans cesse les échelles de la personne et du groupe, alliant l'animé et l'inanimé au point de brouiller le partage entre la nature et la culture qui structure nos conceptions de l'agir. Fondée sur le «*sentiment d'un pluriel réel*», cette éthique des modes d'existence engage non pas à s'inventer un style pour se démarquer, comme s'il s'agissait de faire de sa vie une œuvre d'art, mais à pratiquer en permanence une attention à l'inventivité des formes afin d'«*honorer les singularités en soi et au-dehors*».

Des politiques du «comment»

Comme le rappelle un récent numéro de la revue *Raisons politiques*, les usages éthiques et politiques de la notion de forme de vie, héritée de Wittgenstein, s'inscrivent aujourd'hui au confluent de discours philosophiques hétérogènes, parmi lesquels la théorie critique de Theodor Adorno, la philosophie de l'ordinaire de Stanley Cavell, l'herméneutique du sujet de Michel Foucault, la pensée postmarxiste de Giorgio Agamben, autant de penseurs que cite abondamment Marielle Macé. Dans son acception la plus générale, une «forme de vie» désigne un agrégat de pratiques et d'activités à travers lesquelles nous donnons une valeur et un sens à notre existence et agissons sur les conditions communes de notre vie. La pertinence de la notion est proportionnelle à sa plasticité, qui permet notamment d'ouvrir la politique au-delà des appareils et des institutions pour prendre en charge des pans de l'expérience qui échappent aux dichotomies du privé et du public, de l'individuel et du collectif, de la nature et de la culture. Son actualité n'est d'ailleurs pas étrangère aux bouleversements contemporains, démographiques, économiques, technologiques et climatiques, qui induisent une conscience aiguë de la relativité et de la vulnérabilité des formes de vie et de leur environnement.

Les victimes d'un désastre «naturel» comme l'ouragan Katrina ou d'une guerre «civile» comme le conflit syrien ne sont pas seulement des individus répertoriés par l'état civil, ni une population circonscrite par un territoire, mais des formes de vie dans lesquelles se sont sédimentés des histoires de souffrance et de résistance, des manières d'habiter l'espace et le temps, des réseaux complexes de comportements et d'usages dont l'agencement constitue une réalité quotidienne qui fait figure de monde. De même, les insurrections démocratiques de Tunis, Madrid, New York ou Montréal n'invoquaient pas seulement la «démocratie» comme régime politique et mode de gouvernement, mais comme forme de vie, c'est-à-dire comme expérimentation concrète et immédiate de l'égalité, extension des droits et libertés à toutes les sphères de l'existence, protestation contre l'appropriation privée d'un monde commun et contre la dilapidation des ressources collectives. À leur manière, les revendications autochtones, les luttes féministes, les mouvements antiracistes participent de cette même mouvance, qui réclame non le droit à la «vie nue», mais à la dignité d'«une vie qui ne peut être séparée de sa forme», selon la distinction réaffirmée par Agamben dans *L'usage des corps*.

«Il nous faut d'autres manières de vivre», déclare à son tour Marielle Macé, dont la recherche s'inscrit dans la continuité de cette politique pluraliste des formes de vie. Elle en propose une genèse audacieuse, à la fois conceptuelle et littéraire, qui l'inscrit dans le temps long de la modernité.

Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, sous les effets conjugués de l'abolition des hiérarchies d'Ancien Régime, de l'égalisation démocratique des modes de vie et de la division capitaliste du travail social, se serait opérée une véritable «révolution dans la morphologie du vivre», dont nous serions aujourd'hui les héritiers. L'injonction à se singulariser pour échapper à l'indifférenciation, paradoxalement devenue la norme des sociétés modernes, aurait engendré des écritures et des philosophies du style, attentives au «*tourniquet de la distinction et de l'imitation*», traquant le semblable et le dissemblable jusque dans les ramifications de la vie quotidienne, préférant le particulier au propre, substituant aux interrogations sur les fins dernières de l'existence la fascination empathique du «*comment vivre*».

Du réalisme protosociologique de Balzac au «*parti pris des choses*» de Ponge, de l'ethnographie des «*techniques du corps*» de Mauss à l'«*esthétique de l'existence*» de Foucault, c'est tout un «*moment stylistique de la culture*» qui culminerait aujourd'hui dans la reconnaissance politique de la formalité et de l'inventivité des manières de vivre. Ces genres d'existence se composent de gestes et d'usages en situation, de conduites et d'actions inséparables d'un milieu, de pratiques et de règles qui instituent des configurations signifiantes, des «mondes» que chacun participe à faire et à défaire. À la manière de Martha Nussbaum, qui défend l'idée que l'art du roman aiguise notre perception de la complexité morale de l'existence, Marielle Macé conçoit la pulsion herméneutique de la littérature moderne, qui ne juge, a priori, rien ni personne indigne de la représentation, qui scrute les détails en apparence les plus anodins, comme un modèle d'attention à la diversité des façons d'habiter l'espace et le temps. Qualifier, disqualifier, requalifier les formes de vie, telle serait la grammaire commune de la littérature et de la politique pour autant que leur souci des singularités soit un souci des autres et du monde.

De la critique à la postcritique

Pour autant, la «*stylistique du social*» que Marielle Macé appelle de ses vœux n'est pas exempte d'angélisme. L'utopie éthique d'une communauté pluraliste, hospitalière aux innombrables variations du vivre, a pour envers une persistante dénégation des rapports de domination qui structurent l'espace social et de la hiérarchisation des formes de vie que présupposent nos institutions et nos pratiques. Le traitement réservé à la sociologie de la domination de Pierre Bourdieu est révélateur. La notion de distinction, centrale dans sa «*critique sociale du jugement*», est réduite à l'expression d'un «*homme en colère*» qui a su imposer un «*monopole théorique*» sur le style, en le considérant comme un souci de dominant, complice d'un ordre policier qui a tôt fait de remettre chacun à sa place. De même, les constats d'une «*vie mutilée*» ou «*uni-*

dimensionnelle» émis par Theodor Adorno et Herbert Marcuse dans le sillage de la critique marxiste de l'idéologie sont balayés comme des «*méprises*» n'exprimant qu'un «*mépris*» au motif qu'ils rendent la vie «*tout à fait inhabitable*».

Sans doute peut-on s'irriter de l'empressement d'une certaine théorie critique à démasquer dans tout fait social un fait de domination, à interpréter le moindre phénomène social comme un symptôme du pouvoir, sans s'arrêter aux points de résistance et aux occasions d'émancipation qui toujours percent la trame de l'ordre établi. On peut en effet retenir la leçon de *Survivance des lucioles* de Georges Didi-Huberman et reprocher aux prophètes de malheur de rester aveugles à la faible lumière des possibles et des espérances sans laquelle rien ne serait visible dans la noire nuit de l'exploitation et de l'oppression. Mais il n'y a pas moins d'inattention précipitée à la vie commune, pas moins de violence spéculative dans l'attitude inverse, qui nie systématiquement les rapports de forces, les contraintes sociales, les mécanismes d'oppression et les logiques d'assujettissement qui confisquent et détruisent les formes de vie. Et par quelle cécité au monde, par quel tropisme esthétisant, en vient-on à s'indigner de «*l'impérialisme de l'idée de domination*» plutôt que de la domination elle-même ?

Malgré son sous-titre, *Styles* n'est pas une «*critique des formes de vie*», du moins si l'on entend par là une analyse des rapports de pouvoir naturalisés et des dispositifs de production et de reproduction de la réalité sociale. Du «*capitalisme des formes*», Marielle Macé ne nous dit rien, si ce n'est qu'il est «*aujourd'hui notre ennemi*» parce qu'il traduit le «*maniérisme*» du vivant en une marque de prestige et un indicateur de statut social. Mais suffit-il de condamner la capitalisation des styles pour s'en affranchir, de dénoncer la marchandisation des formes pour réellement vivre autrement ? La stigmatisation des formes de vie minoritaires et subalternes et la discrimination engendrée par les rapports sociaux de classe, de race et de genre n'ont pas non plus droit de cité dans cette «*grammaire de l'étonnement*», qui s'étonne bien peu de la violence sociale dont nos façons de dire, nos manières de penser, nos modes d'agir portent l'empreinte. L'invitation à «*engager dans les formes du vivre autre chose que la répétition d'un système de valeurs achevé, autre chose qu'une communauté de certitudes*» est inattaquable : on ne s'oppose pas à la vertu. Mais, justement, pour se déprendre des axiologies classificatrices et des identités paralysantes, il importe d'en mesurer le pouvoir.

À cet égard, l'essai de Marielle Macé témoigne de certaines impasses associées au «*tournant postcritique*» des humanités. Depuis les Lumières, la passion philosophique de la démystification et du dévoilement, le combat des savants et des intellectuels contre la fabrique des illusions et

les mécanismes de la méconnaissance auraient appauvri notre expérience de la réalité en instaurant le règne sans partage de la critique. À force de lutter contre les apparences, les mythes, les idéologies, l'exercice de la critique se serait confondu avec une fin de non-recevoir adressée au monde existant, auquel il nous serait désormais interdit d'adhérer et de croire. Renouant avec le romantisme, la pensée postcritique juge que l'invention de croyances mobilisatrices, la propagation d'une imagination émancipatrice et l'exploration de possibles latéraux sont nécessaires au réinvestissement de nos formes de vie et à l'instauration d'un monde qui nous soit commun. C'est dans une telle perspective que *Styles* justifie la valeur éthique et politique des textes littéraires qui nous demandent de suspendre notre incrédulité et d'exercer une attention individuelle à la réalité, sans l'interpréter comme un leurre. Mais l'extension de cette sensibilité postcritique au monde social confine parfois à l'aveuglement volontaire. Le style, en tant que schème générateur d'existence, impulsion à vivre, ressource d'individuation, échapperait par nature à la domination et resterait étranger à tout pouvoir, rien ne limitant sa lumineuse puissance de vie.

Or ce qui manque à cette anthropologie pour constituer une véritable politique des formes de vie, c'est non seulement l'examen des déterminations sociales qui informent nos modes d'existence, mais encore l'horizon politique d'une transformation radicale, qui est au cœur des soulèvements contemporains dont elle se veut solidaire. Qu'on se rassure : cet horizon n'est pas celui du grand soir annoncé par le scénario marxiste, qui devait mettre fin au règne de la nécessité. Il exprime plutôt l'exigence démocratique d'une transformation immédiate de nos modes d'existence afin de faire barrage aux logiques destructrices qui tout à la fois nous dépossèdent et nous menacent de destruction. Un graffiti sur les murs d'une université parisienne illustre l'an dernier la gravité dialectique de cette exigence : «*une autre fin du monde est possible*¹». Si cette écriture anonyme éclaire les revendications exprimées par les insurrections démocratiques des dernières années, c'est qu'elle affirme clairement que l'heure n'est plus à croire en ce monde pour le protéger du désastre, ni à en assurer la maintenance pour se le réapproprier. Une politique des formes de vie ne propose pas d'alternative à la fin du monde ; elle réclame une fin du monde alternative pour contrecarrer la dévastation en cours. Cette déflagration de résignation et d'espérance, de mobilisation et de pessimisme, de volontarisme et de lucidité tragique est une luciole en de sombres temps. Une luciole que l'essai de Marielle Macé, à force de chercher la lumière, s'interdit de voir. ■

¹ Patrice Maniglier a publié une petite anthologie de ces écritures murales dans *Les Temps modernes*, «*Nuit Debout et notre monde*», n° 691, novembre-décembre 2016.